

La violence dans le processus d'hominisation : son rapport à l'angoisse et à la violence dans le processus d'éducation⁽¹⁾

Pierre Avvanzino

Section I : Introduction à la problématique et définitions

Quelques considérations générales

La violence est une modalité permanente du rapport de l'homme à son semblable. Partout et nulle part, manifestes ou latentes, avouées ou insidieuses, fondatrices ou destructrices, les manifestations de la violence sont multiples. A traiter abstraitement de la violence, à la voir partout, on court le risque de ne plus l'analyser nulle part. En amalgamant des situations de violence dissemblables, en confondant des actes sous une seule et même découpe, on pourrait contribuer à l'aplatissement de toute sa problématique. Néanmoins, c'est une tâche difficile, et pourtant indispensable, que d'en traquer les contours, les dimensions cachées et subtiles qui se glissent dans la quotidienneté des choses.

Evoquer la violence c'est basculer dans la représentation, c'est engager une lecture, cela évoque des situations vécues, des récits souvent dramatiques. Appelons cela la fantasmagorie en général ou l'idéologie tout simplement; ce qui n'est pas la même chose mais qui néanmoins s'articule. Lorsque la définition, prétendument précise, ne retient de la violence que ses manifestations spectaculaires, sanguinaires, en oubliant ses formes plus discrètes, légitimes ou institutionnelles, alors le point de vue déjà très partiel n'est plus que partial; de manière sous-jacente et induite se glisse l'idée ou le projet d'un ordre pré-établi, légitime, que certaines violences viendraient menacer de leur incohérence. Pourtant nous savons bien que nous ne pouvons vivre sans elle. Son éradication absolue nous renverrait aux pires formes du totalitarisme ou du fanatisme. Cependant s'il y a une réalité indéniable de la violence, il y a également une relativité indéniable de son appréhension et de sa compréhension.

Les réponses données aux comportements violents sont généralement de l'ordre de l'exclusion ou de l'enfermement. Face à ces réponses, existerait-il une alternative qui œuvrerait à partir d'une reconnaissance de l'autre dans sa violence, d'une prise en compte de la violence ? En quoi peut-on agir ou inter-agir sur ce terrain dans la

⁽¹⁾ Les «notes de cours» que nous a communiquées l'auteur n'ont pas été modifiées pour cette publication. Elles sont telles quelles parfaitement compréhensibles.

mesure ou nul ne peut se situer hors du champ de la violence (c'est notre postulat). Ce terrain de la violence est-il, comme espace de travail, éducativement exploitable ? Les travailleurs sociaux connaissent de près des actes de violence, sont touchés de près par des actes de toute puissance, se trouvent pris dans des situations de violence circulaire, dans le jeu des représailles en chaîne, ou encore sont acteurs eux aussi d'une violence routinière, reproduction d'une violence institutionnelle.

Il y a comme une impossibilité de faire «avec» la violence, de composer avec elle, avec celle par exemple de l'adolescent qui frappe sauvagement, ou qui s'automutile et qui semble vous entraîner dans sa mort à force d'impuissance pour le persuader que «c'est mal», qu'il «se fait du mal». La violence du psychotique est le plus souvent hors règles; morsures jusqu'au sang, auto-mutilations, rupture du repérable et combats aux règles insaisissables. La violence y est plus énigmatique et défie notre possibilité de la comprendre. Cette impossibilité, nous la retrouvons dans les scènes de violence plus ritualisées, les batailles au couteau ou autres formes extrêmes ou non, où personne n'ose bouger... quitte, après avoir été spectateur, à commenter les motivations profondes des uns et des autres; cela rend bien compte que la violence, forme d'expressivité, est gérée par un interdit (symbolique ou réel) suivi de culpabilisation : ne serions nous pas «responsables» de contribuer à sa reproduction, étant incapables de tenir dans la scène du désordre un rôle efficace.

Par de multiples circonstances, de longues carrières institutionnelles, des rejets répétés, des jeunes et des moins jeunes mettent souvent les professionnels de l'action sociale en demeure de les lâcher, en sorte que continue la chaîne des répétitions. Comment résister ? Avec quels moyens ? Comment garder le contact, quels relais mettre en place et finalement comment éviter pour l'intervenant de se détruire soit par sa propre violence, soit par celle qu'il représente, soit tout simplement par abandon d'une problématique trop difficile dans une solitude totale.

La violence définie comme modalité fondamentale

La violence pose toujours des problèmes d'interprétation, car elle est relative et multiple. Nous voulons donc essayer de sortir résolument des schémas idéologiques attachant la violence à tel type de personnalité, à une dégénérescence neurologique, ou à un raté, voire une pulsion de l'espèce. Car la violence est en fait une forme d'expression sophistiquée, susceptible d'un travail sur le fond, au coeur des relations sociales.

La violence est la destruction de l'homme par l'homme; c'est le meurtre, la torture, les coups, les voies de faits, les guerres, l'oppression, la criminalité, le terrorisme, mais aussi la politique, la technologie et ses effets secondaires, toutes les pratiques d'impositions diverses. Comment passer de ces faits disparates à une définition capable de donner la nature de ce phénomène ?

Dans les discours habituels, la violence c'est d'abord une affaire de coups et de mauvais traitements, elle laisse des traces ! Pourtant cette force prend sa qualification de violence en fonction de normes définies qui varient beaucoup. De ce point de vue il peut y avoir autant de formes de violences qu'il y a de sortes de normes.

Une des définitions qui peut être retenue comme voulant restituer au phénomène violence sa complexité est donnée par Y. Michaud (1987, p. 5).

«Il y a violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, massée ou distribuée, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles.»

J. Freund donne une définition proche de celle de Y. Michaud, et qui complète bien notre approche (1976, p. 34).

«J'entends par violence un rapport de puissance entre les hommes qui renoncent aux autres méthodes possibles d'entretenir des relations entre les êtres et qui essaient de forcer, directement ou indirectement, les individus ou les groupes d'agir contre leur volonté et d'exécuter les desseins d'une volonté qui leur est étrangère, par le recours à l'intimidation ou à des moyens agressifs ou répressifs, capables de porter atteinte à l'intégrité physique ou psychique des êtres, à leurs biens et à leurs idées de valeur, quitte à les anéantir absolument en cas de résistance supposée, délibérée ou persistante.»

La violence est donc toujours contaminée à des degrés divers. Elle n'apparaît jamais sous une forme unique et pure, ce qui ouvre la porte à toutes les spéculations pour ce qui est de savoir à partir de quand on commence ou on cesse d'en parler. Nous postulons que la violence est un phénomène proprement culturel, original et construit, marqué par la démesure et l'intention, l'organisation et la poursuite. La violence c'est une situation complexe d'interactions, mettant en scène un ou des acteurs qui peuvent être des appareils, des institutions, des systèmes, caractérisés par des atteintes conscientes, diverses, efficaces de ces mêmes acteurs, par des processus construits intentionnellement, différés, structurés.

A notre sens une définition de la violence doit tenter de prendre en compte plusieurs faits.

Différentes sortes d'atteintes peuvent être infligées : atteintes physiques plus ou moins graves, atteintes psychiques et morales, atteintes aux biens, atteintes aux proches ou aux appartenances culturelles. Les dégâts physiques et matériels passent pour les plus importants, ne serait-ce que parce qu'ils se voient, mais les persécutions morales et psychologiques, l'intimidation répétée, les atteintes aux croyances, à l'enculturation d'une ethnie ou aux coutumes d'un peuple ou d'un groupe précis, peuvent être aussi mutilantes.

La violence ne peut pas être conçue et appréhendée indépendamment de critères et de points de vue. Ceux-ci peuvent être politiques, institutionnels, juridiques, sociaux, personnels. La violence est souvent assimilée à l'absence de formes, au dérèglement absolu. Rien d'étonnant à ce que les définitions lui résistent ! Au même titre que des notions comme celles de chaos, de désordre radical, de transgression, elle enveloppe l'idée d'un écart par rapport aux normes et aux règles qui gouvernent des situations dites naturelles, normales ou légales. Comment définir ce qui n'a ni régularité ni stabilité, un état inconcevable où à tout moment tout et n'importe quoi peut se produire ? Comme transgression des règles et des normes, la violence fait entrevoir la menace de l'imprévisible⁽¹⁾.

Ainsi la violence se retrouve partout avec mille visages : violence contre soi-même, dans l'ascèse, ou à l'endroit de l'autre qu'on aliène ou détruit; violence fondatrice des villes ou des empires, violence destructrice des guerres, des épidémies et des famines. Violence de la nature ou violences de l'homme, violence qui fascine avec la magie sacrificielle de l'accident, qui angoisse s'il s'agit d'apocalypse, qui avilit comme la torture, ou libère dans l'euthanasie délivrante. Parler de violence, c'est se situer en plein cœur du quotidien, face à la vie, face à la mort. Instrument de terreur, moyen des luttes stratégiques, défi à relever et à contrôler, la violence est loin d'être exclue du fonctionnement social : elle y est en fait admise, aménagée, mise en forme. Dans un processus de rationalisation, elle reçoit des valorisations diverses et ses valorisations ne sont pas immuables. Bref, bien des événements répondant à nos définitions de la violence se normalisent, se banalisent ou deviennent des exemples victimaires pour rappeler la validité de certaines règles.

La relation entre violence et angoisse

L'angoisse est une disposition fondamentale qui nous caractérise. C'est en même temps une conscience aiguë de la vie, elle accompagne l'éveil de l'esprit lui-même et c'est un privilège. L'Homme a le privilège d'être dans l'angoisse. Il faut en permanence vivre avec son angoisse et chercher à la positiver. C'est une

⁽¹⁾ Michaud Y., déjà cité à propos de la définition de la violence, fait quatre remarques.

- a) Il faut être conscient que les définitions objectives, tout en étant les plus utiles, ne sont pas neutres de présupposés et ne capturent pas non plus l'ensemble des phénomènes.
- b) Il y a dans l'appréhension de la violence une composante subjective qui dépend des critères utilisés : critères juridiques, institutionnels, valeurs du groupe ou du sous-groupe et même dispositions personnelles. On ne peut comparer naïvement la violence dans la société anglaise du XIII^e siècle et celle du XX^e siècle parce que nombre de normes ont changé.
- c) Il ne peut y avoir de bon équilibre entre l'un ou l'autre point de vue; on ne peut que corriger l'un par l'autre en prenant chaque fois du recul, c'est-à-dire en changeant de perspective.
- d) Il faut se préparer à admettre qu'il n'y a pas de discours ni de savoir universel sur la violence : chaque société est aux prises avec sa propre violence selon ses propres critères et traite ses problèmes propres avec plus ou moins de succès. Aux grandes questions philosophiques et aux grandes réponses se sont substituées de plus en plus les actions par lesquelles les sociétés se gèrent.

pré-occupation en deux mots, c'est déjà là en même temps que nous, peut être même un peu avant.

Sur le terrain analytique Freud parle d'inhibition et d'angoisse comme étant en relation avec l'attente. Elle a pour caractéristique l'absence d'objet. C'est un état de préparation au danger connu ou inconnu. Freud nous dit que dans l'angoisse il y a quelque chose qui protège de la frayeur et de la névrose. C'est donc quelque chose qui n'est pas négatif et qui permet de réagir.

Dans une perspective existentialiste, au sens large comme le conçoit par exemple Heidegger, dans l'angoisse l'objet c'est le sujet lui même. Ce qui fait la différence avec la peur. Kierkegaard, qui est un grand novateur dans une optique chrétienne, écrit un livre qui s'intitule *Le concept de l'angoisse*, version première du *Veilleur de Copenhague*. Pour lui l'angoisse c'est l'éveil froid, un peu glacé à la réalité des choses⁽²⁾.

L'angoisse dans l'histoire de l'*Homo Sapiens* est liée au phénomène de la mort et apparaît assez tardivement dans le processus d'humanisation. L'angoisse apparaît non pas comme un doute, mais comme la cause du doute. C'est la prise de conscience de ce rien que nous sommes ou de ce pas grand chose, ce morceau de chair culturelle entièrement bio-dégradable. C'est le signe de la seule relation qui ne trompe pas, celle à soi même, celle au monde, accompagnée de cette question lancinante tant de fois reprise, ici simplifiée : qui je suis, d'où je viens, ou je vais ? L'angoisse émerge de la culture, de la prise de conscience d'exister dans un Univers; elle caractérise l'Homme moderne.

L'angoisse est toujours liée à une problématique spatiale hyper-concrète. Tous les termes, toutes les racines étymologiques veulent dire quelque chose qui est de même nature. C'est l'idée d'un étranglement physique. Une problématique d'étreinte, d'oppression, de serrer, d'être serré. Quand on parle de l'angoisse, on parle aussi du corps. On est en plein dans quelque chose qui tient à l'espace, à la corporalité. Il y a restriction de l'espace, perte de l'espace.

C'est lorsque l'être humain vacille qu'il y a de l'angoisse. Au moment où l'on vacille, il faut savoir ce que cela indique : espace-corps et culture. Le sujet qui perd l'espace se prend dans son corps. On a tous des distances, une inscription dans un environnement. Quand tout cela vacille, qu'il n'y a plus rien que nous, qu'il n'y a plus rien en fait, c'est là qu'on est dans l'angoisse. On est bien dans son corps, mais ce corps n'est plus rien, si ce n'est un système de troubles. «Sans feu ni lieu» dit un aphorisme Zen.

⁽²⁾ S. Kierkegaard, *Le concept de l'angoisse*, Paris, Gallimard, 1982 [1844].

Eclatement, dispersion et retournement sur soi de la relation à l'autre, au monde, c'est ça la notion d'angoisse, et qui va fixer la relation détruite ou en voie de destruction. C'est comme une prémonition l'angoisse. Cela nous indique que ce qui est en train de vaciller c'est bien nous, notre relation à l'autre, notre relation tout court, notre relation au monde.

L'intérêt de l'être humain c'est qu'il a l'imaginaire en plus et, à partir de ce moment-là, on va voir tout ce qu'il est capable de construire pour échapper à l'angoisse. C'est totalement différent de l'animal. L'être humain peut, et c'est culturel, après avoir été humilié mettre en place des stratégies de liquidation. L'angoisse vue à travers différents auteurs et diverses citations est confirmée dans ce sens. C'est lié à l'affectivité, et c'est central chez l'être humain. L'angoisse c'est ce qui va être au centre de la problématique de la violence.

On peut résumer ces réflexions de la manière suivante : à partir de l'angoisse, et devant le danger des événements, se construit le signal d'angoisse. Le signal indique une situation dont on ne perçoit pas encore la signification mais qui est effectivement dangereuse pour soi. Ce n'est pas de l'ordre de la peur, ce n'est pas quelqu'un qui arrive et qui nous menace, ce n'est pas quelque chose de précis ou de matérialisé. Les signaux sont clairs, ils sont émotionnels, ils s'enracinent profondément et on les entend bien. L'action, l'agir, c'est quelque chose qui permet de sortir de l'angoisse, c'est opérer un transfert. On est dans l'angoisse et il faut que cela passe ! On peut penser que le passage à l'acte violent, les grandes violences de destruction de l'autre, permettent de sortir de l'angoisse, de la transformer en un phénomène moteur de destruction qui réalise en déplaçant tout ce qui tient dans cette insupportable attente de l'autre donnant sens à son existence, à son statut individuel ou social. Les relations problématiques, par exemple dans les lieux institutionnels éducatifs, permettent de comprendre assez aisément pourquoi la violence s'installe.

Section II : La violence dans le processus d'hominisation

L'Homme dans son histoire

Paradoxalement, l'Homme est à la fois le plus vieux et le plus jeune des animaux, car il est le fruit de la plus longue évolution. Dès le *Big bang*, il existait déjà virtuellement comme une possibilité offerte à la matière; mais pour que cette potentialité s'actualise, il a fallu une succession inimaginable d'événements aléatoires. Il ne s'est pas fait en un jour. Les atomes qui le constituent sont plus vieux que la Terre et par son code génétique il a quatre milliards d'années environ. Quand l'ovule maternel vient juste d'être fécondé, il est comme un eucaryote unicellulaire d'il y a un milliard et demi d'années.

L'origine de ses vertèbres remonte à 430 millions d'années (Ma). La structure histologique de ses dents et son maxillaire inférieur ont 400 Ma et ses membres pentadactyles peu perfectionnés 350 Ma. Chez lui, la différenciation des dents en incisives, canines et molaires est un trait datant de 200 Ma. Mais sa station verticale n'a guère que 4 à 5 Ma.

Pour donner une idée de sa place dans le temps de l'évolution des êtres vivants, il est classique de recourir à une allégorie dans laquelle l'âge de notre planète est ramené à une année. Si donc notre globe est né le 1er janvier à 0 heure, les premières formes de vie, elles, surgissent vers le 15 mars et les êtres pluricellulaires n'apparaissent qu'au début de novembre. Le 20 de ce mois, les Poissons nagent et dix jours plus tard certains décident de s'aventurer sur la terre. Une semaine après surgissent les Reptiles et vers la mi-décembre les premiers Mammifères. Le 31 décembre, vers 17 heures, deux Hominidés laissent la trace de leurs pas sur la cendre qui recouvre la plaine de Laetoli dans l'Est africain, en Tanzanie. Mais il faut attendre 23 heures pour que se différencie nettement le genre *Homo*.

Le même type d'allégorie grossière donne une idée tout aussi frappante de l'évolution accélérée des Hominidés. Ils font donc leur apparition, marchant sur leurs deux jambes, le 1er janvier à 0 heure. Les deux individus que nous venons d'évoquer se promenaient sur la plaine de Laetoli aux dernières heures du 30 avril. Au début de juillet, ils fabriquent leurs premiers outils de pierre et, à la fin d'août, *Homo habilis* s'individualise et acquiert peut-être la maîtrise du feu aux environs du 30 septembre, devenu alors *Homo erectus*. A l'approche de Noël, *Homo sapiens neandertalensis* procède à la première inhumation d'un de ses congénères. *Homo sapiens* devient *Sapiens sapiens* autour du 28 décembre. Il a un langage articulé très différencié. Peu après il produit ses premières oeuvres d'art. Le 31 décembre un peu après 15 heures, il invente l'écriture. Le Christ naît après 20 heures. A minuit nous sommes aujourd'hui.

Bien entendu, la chronologie de ces deux allégories n'est qu'approximative. Elle sera sans doute remise en question par d'autres découvertes, puisque la date d'apparition des Hominidés ne cesse de reculer avec les progrès de la paléanthropologie. En fabriquant le même type d'allégorie à l'échelle des temps historiques, on retrouverait la même loi de croissance accélérée, avec même une croissance de l'accélération pour la plupart des processus technologiques et sociaux : expansion démographique, puissance des moyens de production énergétique, vitesse de déplacement sur terre et dans les airs, etc. Avec un fait nouveau dans l'histoire des Hominidés, l'arrêt, depuis 50'000 à 100'000 ans, de toute évolution morphologique notable; ce qui confirme l'idée que la plupart des processus de croissance et d'expansion sont tôt ou tard ralentis, arrêtés, voire inversés, par des rétroactions négatives, sans quoi ils se termineraient par une «explosion», une catastrophe.

Les pollens et les graines permettent de compléter les données de la géologie et de reconstituer le climat et l'environnement dans lequel vivaient nos ascendants. Enfin, les produits de l'industrie humaine, outils, armes, productions artistiques très près de nous, restes d'habitats où se retrouvent les déchets alimentaires et les traces de foyers,

sépultures, autorisent une reconstitution au moins partielle des modes de vie des premiers hommes qui, après avoir consacré leurs efforts à assurer leur subsistance et leur sécurité, ont commencé à se poser les problèmes de la vie et de la mort, à se pencher sur les mystères de la Nature. Mais ils ne nous ont laissé aucune trace directe de leur organisation sociale, de leur vie familiale et sexuelle. Nous ignorons toujours ce qu'ils pensaient, ce qu'ils éprouvaient en face d'une nature inquiétante, comment ils élevaient leurs enfants. Toutefois, certains indices, certains recoupements et surtout l'étude des populations actuelles de chasseurs-cueilleurs autorisent certaines hypothèses.

La bipédie et ses conséquences

Quand l'Homme émerge du groupe anthropoïde, il y a environ 8 millions d'années, ce qui le caractérise notamment des grands singes, c'est la bipédie qui joue un rôle primordial dans son évolution : libération de la main pour la chasse et la confection d'objets, couplage de la main avec le cerveau et première augmentation significative du volume cérébral, latéralisation et asymétrie fonctionnelle des hémisphères du cerveau, main couplée plus tard avec l'hémisphère langagier, ce qui entraîne un triple couplage cerveau, main, bouche. La bipédie c'est aussi une mobilité accrue avec une augmentation des expériences, une attention soutenue au petit de l'homme qui naît prématuré, conséquence de la modification du bassin de la femelle, due à la nécessité de la marche sur deux pieds.

Le soin au nourrisson et l'allaitement face à face développe la mimique dans une finesse inégalée chez les autres genres de mammifères. Ce qui développe psychisme, interactions sociales, relations duelles, attachement à la mère, mais aussi petit à petit culture et éducation à cause d'une arrivée à maturité très retardée (la néoténie).

Mais également la bipédie introduit une profonde modification sur la sexualité. Avec l'Hominisation il y a dissociation entre reproduction et sexualité. Sans entrer dans les détails, le principal changement est le remplacement du coït dorso-ventral par le coït ventre à ventre, face à face. L'acte de reproduction introduit des relations plus riches, plus variées, plus complexes, exigeant du temps, une communication intense et intime. Ce qui se profile, c'est une harmonie relationnelle, source inépuisable d'enrichissement dans l'échange, qui va être relayée et enrichie par l'apparition du langage. La sexualité humaine est une combinaison, une fusion entre la séquence de reproduction et l'attachement.

L'Etre humain au cours de son évolution est loin d'être brutal, destructeur ou tueur. Pour comprendre l'homme violent, exploiteur et destructeur, il faut attendre sa sédentarisation par l'agriculture, soit environ 9000 ans avant J.C. Jusque là, les peuplades de chasseurs-cueilleurs sont très pacifiques et la division du travail homme-femme est bien équilibrée. Par exemple dans les régions froides, à végétation clairsemée, les femmes chassent, dépècent le gibier et travaillent les peaux. Il n'y a véritablement division du travail que si la chasse et la cueillette s'équilibrent dans

l'économie. Les ethnologues sont assez d'accord pour dire que, dans les sociétés primitives, la division du travail entre les sexes n'est pas liée à des facteurs de constitution physique ou psychologique.

L'un des bons moyens d'aborder le problème des rapports de domination entre les sexes est d'étudier les tombes, les conditions dans lesquelles les représentants de l'un et l'autre sexe sont inhumés. Chez les derniers chasseurs-cueilleurs et chez les premiers agriculteurs, il semble bien que les hommes et les femmes jouissent du même statut et que c'est seulement avec l'introduction de techniques nouvelles, quand les hommes contrôlent la vie économique, que ceux-ci acquièrent une position dominante.

Le tournant de la sédentarisation

Le grand tournant culturel dans l'histoire de l'humanité est donc bien le système «techno-économique» fondé sur le stockage alimentaire, lui-même subordonné à la découverte de l'agriculture. La sédentarité seule permet le développement de divers équipements intransportables (vannerie, poterie, greniers, etc). Le stockage des aliments rend possibles le commerce et la valeur d'échange. La découverte des métaux rend possible leur transformation en bien durables de grande valeur d'échange, en objets de luxe qui accroissent le prestige. Il n'y a plus de partage et l'individualisme prend le pas sur les liens de solidarité. La vie sociale va être dominée par la production qui s'intensifie. Inévitablement les inégalités économiques entre les individus et les groupes s'installent. Des classes non productrices apparaissent, qui exploitent le travail des autres.

L'assujettissement de la femme à l'homme est une particularité plutôt moderne de l'évolution de l'espèce humaine. A n'en pas douter cela a eu de graves répercussions sur l'évolution de l'humanité. Tout ce que nous savons des sociétés de chasseurs-cueilleurs prouve que les femmes n'y étaient pas opprimées et que leur rôle prépondérant dans l'apport de nourriture et dans l'élevage des enfants leur attirait une grande considération. Il est admis que l'assujettissement de la femme n'est pas apparu avant la vie sédentaire.

Certains pensent que cet assujettissement découle de la peur que l'homme éprouve devant la sexualité féminine. Il doit donc la contrôler, d'où claustration des femmes, infibulation, excision clitorienne, immolation des veuves propre aux cultures naissantes. Les premiers textes sont là, attestant la peur de l'homme en face de la femme. Textes religieux, mais textes laïques aussi. L'Ancien Testament, les textes des apôtres, les écrits des pères de l'Eglise et des théologiens, tous affirment que la femme doit obéir à l'homme et qu'elle est pour lui une créature dangereuse, voire mortifère, dont il doit se garder à tout prix.

Pourquoi les hommes, à partir du moment où leur vie est devenue sédentaire, ont-ils commencé à redouter la sexualité féminine, alors que, du fait de la bipédie, la sexualité avait cessé d'être périodique depuis des millions d'années déjà ? Quand les groupes humains, de plus en plus grands, se sont organisés en cités et en Etats, les hommes en ont pris le contrôle. Si, en raison de la permanence de la stimulation sexuelle, la femme avait gardé la possibilité de placer l'homme sous sa dépendance, les pouvoirs de celui-ci auraient été menacés. Il fallait donc qu'il l'assujettisse, qu'il contrôle et maintienne dans d'étroites limites sa sexualité, pour ne pas être détourné de ses activités professionnelles, politiques et religieuses, trois domaines qu'il s'était réservés, et grâce auxquels il a progressivement établi et étendu son pouvoir sur la femme. Sans compter que la sauvegarde de l'alliance et de la filiation passait aussi par l'assujettissement de la femme dont le corps recèle l'inquiétant privilège de la reproduction et assure la descendance. Nous pouvons constater d'ailleurs qu'il ne s'est pas contenté de l'assujettir, mais qu'il a exercé et qu'il exerce sur elle et ses enfants des violences qu'on ne rencontre dans aucune autre espèce.

Pour certains anthropologues, l'humain moderne (*Sapiens sapiens*) s'est imposé parce que la capacité de simulation de son cerveau lui a ouvert un champ d'une connaissance pratiquement sans limite. René Girard (1972) va prolonger cette approche en soulignant que la simulation articule la possibilité du comportement mimétique, c'est-à-dire la capacité d'imiter le congénère. Ce qui signifie qu'à l'origine du mimétisme doit s'affirmer le *désir* et c'est là, selon Girard, que va venir se nicher l'enclenchement du processus de violence fondatrice. Car le désir humain ne sait pas ce qu'il doit désirer. Désir n'est en effet pas équivalent à besoin; le besoin s'éteint avec ce qui vient le combler. Le désir, lui, rebondit à l'infini, se creusant de nouvelles faims sans fin. De pouvoir tout désirer, il ne sait plus à quelles fins se vouer !

L'humain ne sait pas ce qu'il doit désirer et, au gré de complexes interrelations, c'est toujours un tiers finalement qui lui désigne ce qui est désirable; alors son désir ne se porte pas tant sur l'objet lui-même que sur la rivalité mimétique, dont il est l'enjeu. Girard aborde une deuxième thèse. Très schématiquement résumée, elle revient à ceci. Dès l'origine, dans un groupe social replié sur lui-même, la rivalité mimétique, où tous finissent par désirer ce que les autres leur désignent comme désirable, engendre une telle tension interne que la seule manière de dériver la violence hors du groupe revient à la détourner de l'antagonisme de tous contre tous vers l'opposition de tous contre un, victime choisie le plus souvent arbitrairement et qui va porter le poids de la violence de tous en se faisant expulser, c'est-à-dire mettre à mort. Girard estime qu'au fondement de la précaire stabilité sociale de nos rituels et de notre droit humain se cachent des expulsions victimaires réelles par lapidations ou meurtre, dont naîtront secondairement l'ordre social sacrificiel, ses mythologies et l'édiction de ses interdits. Comment ? Originellement la mort réelle de la victime provoque effectivement la pacification du groupe social. Ce «miracle» jusqu'à la prochaine crise est mis au compte de la victime qui est ainsi divinisée et devient le support symbolique sur lequel peuvent s'édicter des lois à ne pas transgresser pour éviter le retour des

violences antagonistes, et les rituels de substitution (sacrifices divers, institutions judiciaires, etc.) pour refaire périodiquement l'unanimité du groupe.

Ainsi violence et angoisse seraient incontournables dans l'ordre humain; ce ne serait pas des dispositions archaïques, mais plutôt des dispositions ayant émergé de la culture, devant des habitus nouveaux, couplées à l'évolution bio-neurologique et sociétale⁽³⁾.

Section III Quelques réflexions à propos de violence, d'angoisse et de travail éducatif

Le champ institutionnel

Voyons ce que la violence peut donner dans le champ de l'institution éducative au sens large. Partez d'une équation simple et appliquez-là à votre travail. Problèmes de vie, problèmes d'existence, mise en place de mécanismes de sécurité. Il y aura de l'angoisse, des fuites, du trouble, des troubles, du forçage, de la capture, etc. L'institution c'est un champ conflictuel complexe où on trouve toujours de l'influence, du pouvoir, de la contrainte. Les appareils éducatifs sont toujours en dernière analyse des appareils de dressage. Finalement double contrainte dans une intention normative, mais qui se donne toujours dans une liaison relationnelle. C'est par la relation qu'on fait passer la norme; il va s'agir dans une relation prégnante, forte, d'enseignement, d'éducation, de formation, par des processus d'influence, avec un pouvoir qui appartient toujours aux mêmes, ou à une personne, soit de faire passer quelque chose qui soit librement consenti.

Si vous avez cette équation simple : pouvoir, contrainte, influence, dans un champ complexe, vous avez automatiquement du conflit, c'est la moindre des choses. C'est au centre du conflit que va se travailler l'éducation. Mais en même temps que vous êtes dans le conflit, vous êtes dans l'angoisse, des deux côtés, tant l'éducateur que l'enfant. Il y a plusieurs possibilités : vous ne pouvez pas étrangler votre éducateur, il reste l'évitement, le retrait ou la soumission. Sinon vous entrez dans l'agression, la dynamique de destruction et progressivement dans la phénoménologie de la violence. A chaque fois levée du tiers, dérégulation, tout passe par la mimésis, c'est-à-dire l'opposition. Cela peut être une personne et une autre personne, cela peut être un groupe et un autre groupe, ou un groupe et l'enseignant, ou deux instances qui s'affrontent.

⁽³⁾ Les sources utilisées à propos de cette deuxième section sont mentionnées à la fin de la bibliographie de cet article.

Contre, avec ou contre, dans une logique de tiers exclu. En dehors des possibilités de liquidation du conflit, il y a ce que l'on peut appeler les problématiques de forçage de la relation, la capture. Quand deux êtres humains sont face à face, c'est tellement insupportable qu'il faut que se mette en place des processus de capture : l'amitié, l'amour, l'assujettissement, la dépendance, l'identification sont des captures et tout cela se donne dans des dynamiques identitaires au sens large, où l'individu essaye de se repérer en essayant de se retrouver avec ou dans l'autre. De toute façon il ne peut pas faire autrement.

Voyons ce que cela pourrait donner comme illustration dans le champ de l'institution éducative au sens large, où la plupart des violences, du moins les plus importantes, comme les problèmes de racket les plus durs, les problèmes de violence les plus extrêmes, se passent entre élèves.

Portrait de l'institution «délinquante»

L'école ou l'institution «délinquante», c'est un lieu où il y a peu de rapports entre les enseignants, les élèves, où la parole circule très peu. Pas d'activités culturelles, il n'y a pas d'animation, les rapports sont très figés. Les gens sont entassés, ce sont des écoles d'anonymat, et comme par hasard les élèves les plus violents vont être ceux qui ont les mêmes caractéristiques que leurs victimes.

Ils prennent toujours des victimes et les victimes sont les plus jeunes. Ce sont des personnalités plutôt faibles, qui ont un doute sur leur présence à l'école, une problématique familiale pas toujours mécaniquement la même (milieu défavorisé, etc). C'est plus subtil que ça. C'est justement une problématique culturelle. On peut quand même dire que ce sont souvent des élèves mal repérés, qui sont mal dans leur peau; et ceux qui les persécutent en bande sont les mêmes. Mais ils ont trois ans de plus, et quand ils ont trois ans de plus, ils sont en plein échec scolaire. Quand dans l'institution on ne peut pas parler de ce malaise, rien n'est fait pour qu'il soit pris en compte; quand tout s'accumule, alors là ce n'est plus de la névrose, c'est une dynamique complètement fixée, insupportable à vivre; il faut bien la déplacer sur des actes, des passages à l'acte, ou sur d'autres types de réalisations.

Donc la problématique de l'agression se met en place, il y a des lieux qui accueillent l'agression. On voit des coins qui sont territorialisés par un groupe d'élèves. Ils se réapproprient un coin, près des WC souvent, au fond de la cour, ou derrière un arbre. Il y a des choses comme cela qui sont simplement des dispersions, des indications sur la dispersion de l'identité. Alors effectivement je ne vois pas comment l'élève qui est en échec scolaire, à qui on dit et à qui on répète qu'il est en échec scolaire, dont le seul rapport à l'institution scolaire est la moyenne déplorable, va pouvoir s'en sortir.

On peut dire que la délinquance c'est de l'étiquetage. Et c'est par l'étiquetage que l'on va s'en sortir. L'élève va devenir délinquant en le revendiquant. Si vous êtes mauvais élève, et d'autant plus que vous l'êtes partout, comment voulez-vous vous distinguer

sinon en passant à l'acte et en ayant une influence sur d'autres ? Il faut que vous ayez de l'influence; l'être humain ne vit que pour cela. Avoir de l'influence sur d'autres, avoir de l'influence avec d'autres. Il va se développer une mécanique de groupe, de symbiose. C'est vrai que ces mécanismes symbiotiques remplacent l'affection comme suture de l'échec. Si vous réfléchissez et que vous êtes vraiment mauvais partout, que vous reste-t-il ? A partir de cela comment faire, car il n'est pas possible de vivre dans cette contention; il faut bien que se construise autre chose et l'on voit bien que la violence devient une manière culturelle de revendiquer une identité et de se la construire.

L'installation de la grande violence

Pour résumer dans le champ éducatif : souffrance, cumulée de problèmes, plus problèmes familiaux, pas d'inscription dans des groupes, des associations, sans accrochages familiaux, affectifs, amoureux, etc. Ce système général qui vous tient en vie, eh bien découpez-le point par point, enlevez tout cela et essayez d'imaginer ce qu'il vous reste. C'est à partir de là qu'il faut comprendre la grande violence.

La grande violence, c'est le tissage relationnel qui est complètement détruit; le suicide est une réponse dans certains cas. Mais c'est vrai qu'avant le suicide, et dans la vitalité que comporte la vie, dans ce moteur qui est l'angoisse et qui nous met en mouvement, car c'est de l'énergie, l'agression, là, devient positive. C'est pourquoi dans le champ éducatif l'on ne peut pas s'en passer. Chaque fois qu'il y a de l'agression, il y a du signe. Chaque fois qu'il y a de la violence, cela veut dire que l'on a laissé passer l'agression, on n'en a pas tenu compte, on a laissé se développer une dynamique qui est déjà dure à reprendre; on a laissé se construire un autre monde si vous voulez.

Cela peut paraître choquant, mais la grande violence, c'est une créativité; c'est la dernière solution qu'il y a de s'en sortir, c'est la dernière utilisation de l'imaginaire. Cela veut dire que si vous avez affaire à quelqu'un de ce type, cela se voit assez vite; il y a des manifestations relationnelles, des signes qui apparaissent. Il faut immédiatement se mettre à en parler et immédiatement s'installer dans cette relation à l'autre. C'est probablement la destruction du réseau relationnel dans la petite enfance dont la reconstruction semble impossible qui est à la base des manifestations extrêmes. C'est une fuite éperdue dans la peur de soi-même par l'absence de relation. A chaque fois il va falloir reconstruire des médiations, il va falloir affronter. Il va toujours falloir affronter. Mais affronter l'autre, en étant présent sur son terrain; il faut faire signe à l'autre, lui donner signe de vie.

La problématique du collage

Même de rien, l'angoisse cela protège du pire si on réagit. C'est un indice de subjectivité, on est bien là mais souvent embrouillé. C'est un analyseur personnel, cela permet de travailler la double problématique du collage qui est fondamentale dans la problématique éducative. Il y a donc un problème de distance. Si on est trop loin il ne se passe rien, si on est trop près non plus. Il faut trouver une distance; si on est trop près il y a de la gêne, ou alors l'inverse, de la fusion. Il s'opère alors un réajustement et l'on trouve un espace meilleur.

Dans la relation éducative il existe un grand piège : celui de coller à l'autre, de s'identifier à l'autre. Pris par l'autre, pris dans l'autre. C'est soit la distance effrayante, ou le collage outrancier; on fait sienne toute la problématique de l'autre. Il y a encore un collage plus subtil, c'est le collage à soi, je crois que c'est la clé. C'est ce qui s'appelle l'auto-référence. C'est le noyau de résistance absolu, narcissique, et qui va vous faire devenir violent. Parce que c'est insupportable de douter. A quel moment est-on pris par soi ? *Je n'admets pas que... ça pas question...* : c'est le collage à soi, au noyau de résistance absolu, narcissique, quand c'est insupportable de douter. L'autre persécute mon image, le mauvais élève je ne veux plus le voir, il me met en doute sur mes capacités. Si l'angoisse est trop présente, on ne voit plus l'autre, on ne sait plus où il est, on ne voit plus ceux qui sont autour de soi. Il faut être probablement très attentif aux mécanismes de défense parce que c'est ce qui pré-construit la relation pour plus tard. Si j'ai trop peur de l'autre, je ne le vois plus. Ceux que je juge comme mauvais et qui me posent problème persécutent mon image. Cela revient à travailler son implication dans la distance, être suffisamment à distance pour pouvoir traiter avec l'autre en essayant de bien penser à ce qui se joue pour soi. Il faut des médiations et une (ou des) loi(s) repérable(s). Repérer la loi, mais ne pas être la loi, ne pas se prendre pour la loi...

Bibliographie

- Avvanzino P., «Approche critique des pédagogies non directives», in *La sanction et le soin*, Lausanne, Réalités Sociales, 1987
- Avvanzino P., Korpès J.-L., *La maximalisation du pôle relationnel, un piège pour les éducateurs spécialisés*, Lausanne, Travail Social, 1985
- Balandier G., Violence et anthropologie, in *Violence et transgression*, Paris, Anthropos, 1976
- Baudry P., *Une sociologie du Tragique*, Paris, Cerf, 1986
- Bergeret J., *La violence fondamentale*, Paris, Dunod, 1985
- Chesnais J.-C., *Histoire de la violence*, Paris, Laffont, 1981
- Durkheim E., *Le suicide*, Paris, PUF, 1960
- Eilb-Eibesfeld I., *Guerre et paix dans l'homme*, Paris, Stock, 1972
- Fréminville B. de, *La raison du plus fort*, Paris, Seuil, 1977
- Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1965. *Les pulsions et leur destin*, Gallimard, 1968. *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1968
- Freund J., La violence dans ses rapports avec la ville et les communautés, in *Violence et transgression*, Paris, Anthropos, 1976
- Fromm E., *La passion de détruire*, Paris, Laffont, 1975
- Girard R., *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972
- Hellbrunn R., Pain J., *Intégrer la violence*, Paris, Vigneux (Matrice), 1987
- Hellbrunn R., *Pathologie de la violence*, Réseaux, 1985
- Laborit H., *Eloge de la fuite*, Paris, Laffont, 1976
- Lacan J., *L'angoisse* (2 vol.), Séminaires 1962-1963, Paris, Ed. du Piranha, 1982
- Michaud Y., *La violence*, Paris, PUF, 1987 [1973]

Principales sources utilisées pour la section II

L'homme debout

- Teilhard de Chardin P., *L'apparition de l'homme*, Oeuvres complètes, tome 2, Paris, Seuil, 1956
- Grouchy J. de, *De la naissance des espèces aux aberrations de la vie*, Paris, Robert Laffont, 1978
- Jacob F., «Evolution et bricolage», *Le Monde*, 6 septembre 1977
- Grassé P.-P., *Toi, ce petit Dieu*, Paris, Albin Michel, 1971
- Dobzansky Th., *L'Homme en évolution*, Paris, Flammarion, 1966
- Howell C., *L'Homme préhistorique*, coll. *Time-Life* 1971
- Ruffié J., *De la biologie à la culture*, Paris, Flammarion, 1976

Les chasseurs de la préhistoire

- Coppens Y., «La grande aventure paléontologique est-africaine», in *La mission française de l'Omo*, Courrier du CNRS, 1977 et 1978
- *Origines de l'homme*, Catalogue de l'exposition au Musée de l'Homme, Paris, 1976
- *Les plus anciens hominidés*, colloque dirigé par Philip Tobias et Yves Coppens au Congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques (Nice, 1976), Editions du CNRS, 1976

Conscience et langage

- Rose S., *Le Cerveau conscient*, coll «Science ouverte», Paris, Seuil, 1975
- Montagner H., *L'Enfant et la Communication*, Paris, Stock, 1978
- Lieberman Ph., «L'évolution du langage», *La Recherche*, septembre 1975
- Eliade M., *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard (coll. Idées), 1963

Homo sapiens

- Leroi-Gourhan A., *L'art mobilier au paléolithique supérieur*, comptes rendus du Congrès de Nice (cf. ci-dessus)
- de Lumley M.-A., «Les maladies des hommes préhistoriques», *La Préhistoire française*, Ed. du CNRS, 1976
- Vandermeersch B., «Les origines de l'homme moderne», *Atomes*, janvier 1970
- *La Préhistoire*, ouvrage collectif, Paris, PUF (coll. Nouvelle Clio), 1976

Sédentarisation de l'homme

- Sahlins M., *Age de pierre, Age d'abondance*, Paris, Gallimard, 1974
- Gimbutas M., *God and Goddesses of old Europe*, Thames and Hudson, Londres, 1974. «La fin de l'Europe ancienne», in *La Recherche*, mars 1978
- Demoule J.-P., *Néolithique et Chalcolithique dans la vallée de l'Aisne*, Congrès de Nice (cf. ci-dessus)
- Guilaine J., *Premiers Bergers et Paysans de l'Occident méditerranéen*, Paris, Mouton, 1976
- Higgs E., «Les origines de la domestication», *La Recherche*, avril 1976
- Tringham R., *Hunters, Fishers and Farmers of Eastern Europe*, Hutchinson University Library, Londres, 1971
- Mellaart J., *Catal-Hüyük*, Thames and Hudson, Londres. *Les Structures d'habitat au paléolithique*, Congrès de Nice